



SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

Le polar francophone au sommet

En ce début d'année 2014, c'est toujours la même chanson : le polar se porte bien. Il est bien le seul... avec le CAC 40 !

En nombre, la barre des 3000 titres est allégrement franchie comme les années précédentes. En qualité, on ne sait plus trop où donner de la tête. Cette dernière appréciation vaut en particulier pour les auteurs francophones car la même qualité se retrouve en France, tout comme en Belgique (Barbara Abel, Paul Colize) et au Québec (Patrick Sénécal, Chrystine Brouillet, Jean-Jacques Pelletier). Chez nous, ça n'a pas raté. **Au revoir là-haut**, le superbe roman de **Pierre Lemaitre**, prix Goncourt, va être adapté au cinéma par les Américains. **Sophie Loubière**, ancienne productrice de France Inter, fait un carton chez les Britanniques avec son roman **L'enfant au caillou** dont j'avais vanté les qualités dans cette rubrique. **Bernard Minier**, révélé en 2011 avec **Glacé**, déjà traduit en Espagne, l'est aussi aux États-Unis et ils sont comme cela une vingtaine à être traduits à l'étranger. Il faut se réjouir de cet engouement, même s'il reste encore limité car il démontre le talent des auteurs français. Cela ne facilite pas forcément la tâche du critique qui se retrouve confronté à plusieurs œuvres de qualité et doit faire son choix. Alors parmi cette multitude de romans réussis, mon truc est de vous parler en priorité des ouvrages qui ont eu un prix.

Malgré la froidure, les salons polar ont repris du service. Celui de **Drap**, en région niçoise, début février, a été suivi par le festival de **Bon Rencontre** (8500 habitants), cité mitoyenne avec la ville d'Agen. C'était la neuvième édition. Depuis la première organisée en 2006 avec de petits moyens, le développement des initiatives littéraires a été croissant et la municipalité de gauche avec son maire socialiste a su innover et investir pour mettre à la disposition des lecteurs une nouvelle bibliothèque moderne et accessible à tous car un salon polar n'est pas qu'une ou deux journées de dédicaces. Un seul exemple : les professeurs de lettres ont réussi à faire écrire une nouvelle à plus de 415

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

DU SENS DU RYTHME DANS LE ROMAN HISTORIQUE

La collection « **Grands Détectives** », chez **10-18** fait la part belle à l'Histoire depuis plus de dix ans. S'inscrivant dans un vaste courant allant de l'Antiquité à l'époque contemporaine, cette collection édite non seulement des séries anglo-saxonnes mais aussi des auteurs français. Plus que tout autre genre, le roman historique est confronté à un handicap sérieux : le rythme. On sait tous que la documentation et l'obligation de passer par certains filtres historiques freinent le suspense. Certains auteurs font une croix sur ce dernier pour privilégier l'immersion vraisemblable. D'autres font le contraire.

LAETITIA BOURGEOIS, née en 1970, est docteur en histoire médiévale et fan de sa botanique médicinale (elle a un jardin chez elle). Elle s'est lancée dans le roman policier avec une série à l'origine publiée chez Privat, reprise et prolongée chez 10-18. **La Fille de Baruch** est le sixième titre des aventures du bayle ou baillis Barthélémy Mazeirac et de sa compagne guérisseuse Ysabellis. L'action ou plutôt la non-action se passe au XIV^e siècle dans la région de Gévaudan. Baruch, un vieux juif autrefois expulsé, revient pour retrouver sa fille autrefois laissée à une nourrice. Mais tout ceci date de quarante ans ! Il va falloir trouver des témoins et là on est parti pour des pages de souvenirs. Barthélémy fait aussi face aux agissements de contrebandiers qui lèsent les droits du seigneur pour lequel il travaille, sans oublier des disparitions d'agneaux et la mort suspecte du vieux juif. De son côté, Ysabellis, enceinte, se débat dans une mystérieuse épidémie qui ravage la région... Bien sûr, tout ceci se croise à la fin. L'auteur a écrit un épais ouvrage où elle prend son temps pour instaurer une ambiance. Elle tisse des multiples petits faits sur une

documentation certainement béton. Plusieurs grands thèmes émergent : le statut des Juifs tout d'abord, acceptés puis relégués au Moyen Âge ; les épidémies dues au manque d'hygiène ; la justice, les impôts, la pauvreté qui plombent le petit peuple. Autre trouvaille : l'étonnant statut de la béguine sœur Anna « nous n'avons pas de règle, pas de clôture, pas de mère supérieure et nous ne prononçons que les vœux que nous souhaitons. Pour ma part, je n'ai pas jugé utile de prononcer des vœux d'obéissance. Ou de chasteté. » Descriptions des foires avec leurs métiers typiques, costumes, joies et peines, touches poétiques avec les pincées d'herbes mises à bouillir, les amateurs de plongées historiques apprécieront.

Après une telle lecture bercée par les vertus soporifiques et nourrissantes des graines de plantain mélangées au blanc d'œuf et au lait de chèvre, intéressons-nous à une autre romancière publiée désormais dans la même collection.

VIVIANE MOORE est née dans un pousse-pousse à Hong Kong en 1960. Ex-photographe puis journaliste indépendante, elle se lance dans le roman historique du XII^e siècle avec sa saga du chevalier Galeran de Lesneven publiée au Masque, puis celle du Normand Tancrede parue chez **10-18**. Son dernier titre **La Femme sans Tête** fait un petit saut dans l'Histoire puisqu'il est situé au XVI^e siècle. Nous voici plongés neuf ans après le Massacre de la Saint-Barthélémy (1572) dans un Paris haut en couleur où la justice est fermement tenue par le Prévôt de Paris et ses cavaliers du Châtelet dont le jeune Jean de Moncel, venu du Cotentin, est l'un des commissaires. En prologue, Viviane Moore raconte la Saint-Barthélemy par la bouche de la fille d'un médecin alchimiste et embraye ensuite sur trois principaux destins : celui de la jeune fille, déguisée en garçon, cloîtrée dans le logis de son père avec sa servante et son aide de laboratoire ; celui du serviteur Brisenez, rabatteur de « femmes amoureuses », ou puterelles, pour un puissant personnage organisateur d'orgies et surtout de crimes sadiques ; et celui du jeune Jean de Moncel qui enquête sur les cadavres trouvés dans la Seine. **VIVIANE MOORE** découpe son intrigue en petits chapitres et parties titrées. Privilégiant l'action, elle tire les fils de sa trame en faisant croiser ses personnages dans des lieux bien décrits et



emblématiques. Les dialogues truffés de « monsieur » et de « point » à la place de « pas » fleurent bon ceux du *Bossu* et de *Fanfan la Tulipe*. Cette dynamique est entretenue par des motifs stables réjouissants comme « la jeune fille orpheline déguisée en garçon », « le passage secret », « le guet-apens à l'épée », « la cérémonie secrète », « l'auberge mal famée », « le cachot sans lumière » et surtout « l'ignoble traître caché sous un masque avenant ». Du coup, les notions alchimiques abordées et décrites, en particulier celle de la « Femme sans tête », paraissent compliquées dans ce scénario basique même si elles consolident l'entreprise. Au final, voilà un titre bien enlevé où les descriptions de vêtements (dont la fameuse fraise godronnée) viennent à point pour que le lecteur visualise ce roman comme un bon film de cape et d'épée.

Michel AMELIN



la Sadel
Coopérative au
service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers - Tel
02.41.21.14.60
www.sadel.fr

DES NOUVELLES DE MARC VILLARD

Retour au Magenta, de Marc Villard (Rivages/Noir N°949). Ils sont rares les auteurs capables d'enchaîner des récits d'un tel pessimisme et d'une telle noirceur sans pour autant semblés préfabriqués. Marc Villard est de ceux-là, et les vingt nouvelles de ce recueil (déjà paru en 1998 aux éditions Le Serpent à Plumes) symbolisent tout le talent narratif de cette fine plume du roman noir français. Chaque personnage y porte sa croix, plus ou moins maître de son destin, plus ou moins acteur désabusé d'une pièce trop souvent écrite d'avance. Tous évoluent dans un univers glauque et désespérant qui justifie à lui seul les excès passés et à venir. Marc Villard est un artiste du désespoir mais paradoxalement ces textes ne rendent pas tristes, comme si le lecteur prenait conscience de sa chance d'échapper à une telle angoisse. (156 p. - 7.65 €)

Jean-Paul Guéry

Suite de la page 1

lycéens des classes de seconde. Les 25 meilleurs textes ont été publiés dans la presse régionale et ainsi soumis au vote du public pour désigner le gagnant. Bon Rencontre, c'est aussi un jury qui décerne le **Prix Calibre 47** (*). Comme en 2013, une femme, la romancière **Elena Piacentini** a décroché la timbale avec son roman **Le cimetière des chimères**. C'est aussi la cinquième enquête du commandant Pierre-Arsène Léoni, policier d'origine corse affecté à Lille. Détail : comme son personnage, Elena Piacentini, native de l'île de beauté habite Lille. Léoni est chargé d'enquêter sur un fait divers étrange survenu au cimetière Est de la ville pendant l'enterrement de Franck Bracco, un jeune patron aux dents longues qui s'est suicidé en s'immolant par le feu. Ses amis francs-maçons sont présents en nombre quand un autre drame vient entacher la cérémonie. Un journaliste qui couvrait l'événement a été abattu par un tireur inconnu. Intrigué par la façon dont Bracco s'est donné la mort, Léoni obtient exhumation pour l'autopsier. Maria, capitaine à l'office central de répression de la grande délinquance financière, se retrouve en possession d'un dossier qui révèle une fraude de grande envergure au niveau de plusieurs entreprises régionales. Le crime s'accommode fort bien avec les combinaisons douteuses. Cette peinture d'un monde d'entrepreneurs affairistes et tricheurs inventifs est fort réussie sans une once de manichéisme. Comme dans les ouvrages précédents, un des charmes du livre tient aux personnages secondaires. Par exemple, la grand-mère de Léoni, Mémé Angèle, construite à partir de l'aïeule vénérée de la romancière. Cette enquête complexe, à l'atmosphère lourde, est servie par une écriture fluide, fleurant l'humour et le plaisir subtil de jouer avec les mots.

Romain Slocombe publie au moins un livre chaque année et c'est toujours un excellent roman. **Première station avant l'abattoir**, publié il y a quelques mois, a reçu le prix **Mystère de la critique**. D'ailleurs, Martine l'a brillamment présenté dans le N°166. Courrez l'acheter sans attendre, vous ne le regretterez pas.

Claude Mesplède

(* *Il ne s'agit pas d'une erreur de balistique. 47 étant le numéro du département de Bon Rencontre, le Lot et Garonne.*

Elena Piacentini : Le cimetière des chimères (Au-delà du raisonnable) 336 pages, 18 euros.

Romain Slocombe : Première station avant l'abattoir (policiers Seuil), 392 pages, 21,50 euros.

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Ils sont forts ces Allemands...

Lors du dernier numéro, nous vous indiquions comment pallier le soporifique roman nordique, voici une nouvelle piste à explorer.

Depuis quelques (ou de nombreuses) années – que nous ne nous amuserons pas à mesurer, nous ne faisons pas dans l'érudition – le polar allemand est sous-représenté en France.

Mais, les choses changent depuis peu avec l'arrivée d'Alice Monéger au Masque et la publication de titres par différents éditeurs tels Carnets Nord / Éditions Montparnasse ou Jacqueline Chambon pour ne citer qu'eux.

Aujourd'hui, vous pouvez, par exemple, lire des romans drôles ou traitant de l'histoire allemande.

Commençons par l'humour avec **Heinrich Steinfest** (mais il est autrichien, objecterez-vous avec raison, disons alors que ce texte traite du polar en langue allemande – pour peu que nous citions un peu plus loin l'excellent Wolf Haas) qui en quatre romans iconoclastes traduits en France s'est fait une place à part. Le dernier en date **Le Poil de la bête** (Carnets Nord / Éditions Montparnasse, comme les deux précédents) est, une fois de plus frappant par sa taille (plus de six cents pages), son style (que l'on pourrait qualifier de jubilatoire si tant est que cela veuille dire quelque chose), son basculement dans le fantastique, sa maîtrise de la progression de l'intrigue, et... sa difficulté à être résumé – ce que nous ne tenterons pas de faire.

Humour toujours avec **Thomas Raab**, autrichien aussi (et en écrivant ce texte, nous constatons qu'il y a peut-être une piste humoristique viennoise à remonter) qui, toujours chez **Carnets Nord / Éditions Montparnasse** en fin d'année dernière, nous gratifiait d'un excellent premier volet des enquêtes de Metzger dans un style assez jubilatoire aussi. Alors, si vous avez un petit coup de blues en ces temps humides, plongez-vous dans ces univers décalés vous ne le regretterez pas.

Beaucoup moins drôles, mais tout aussi passionnants, trois romans « historiques » publiés au **Masque**.

Avec **L'Heure du chacal**, **Bernard Jaumann** vous emmène en Namibie. Comme certains auteurs, l'homme s'empare d'un fait divers pour broder une histoire qui vient explorer la grande Histoire de façon magistrale.

Dans **Rompre le silence**, **Mechtild Borrmann** remonte dans l'histoire nazie au travers d'un fils qui découvre la vie « cachée » de son père. Présenté ainsi, tout cela fait très classique me

direz-vous, mais le livre est bien plus intéressant que ces quelques lignes de chronique.

Et nous finirons sur l'excellent duo **Birkefeld et Hachmeister** qui en deux livres (**Des hommes de tête et Deux dans Berlin**) s'intéresse à la montée du nazisme (le premier se passe dans le milieu des courses de moto en 1926) et ses conséquences (le deuxième se passant à la fin de la Seconde Guerre mondiale est une histoire de vengeance qui interroge sur notre position face à la barbarie).

Alors, n'hésitez pas, sortez des sentiers battus.

Christophe Dupuis



A DECOUVRIR !

Des hommes en devenir de Bruce Machart. (Gallmeister). L'Américain Bruce Machart possède ce fabuleux don lui permettant d'écrire des textes d'une noirceur extrême avec le recul nécessaire pour ne pas sombrer dans un pathos sirupeux. Sans oublier une belle capacité à installer une réelle proximité avec le lecteur en s'adressant directement à lui, en le prenant comme témoin pour lui faire partager l'émotion d'un gosse de neuf ans, orphelin de père, qui va passer un mois chez son grand-père au Texas. Ou encore pour l'entraîner au cœur de la souffrance du mari abandonné, de la douleur d'un infirmier qui côtoie l'horreur au quotidien sans pour autant effacer le drame d'avoir perdu son bébé. Chaque récit dégage une tension psychologique assez phénoménale mais finalement pas totalement insupportable. Du grand art, vraiment ! (200 p. – 22 €)

Jean-Paul Guéry



imaJn'ère 2014

Du 13 au 15 juin 2014

Salons Curnonsky à Angers

(6 Place Maurice Saillant – derrière la Poste centrale)

Les grandes manœuvres sont lancées. Cette année encore, grâce à la participation très appréciée de la municipalité d'Angers, nous retrouvons les salons Curnonsky. De quoi vous offrir de belles expositions et des stands intéressants ! Suivez les mises à jour de la convention en direct sur le blog de l'association : <http://imajnere.blogspot.fr/>

Les invités

ARTISTES : Nicollet, Hubert de Lartigue Arro, Gérard Berthelot, Grégor

ÉCRIVAINS : Outre deux de nos parrains adorés : David S. Khara et Thomas Geha aux actualités denses, seront présents pour nos amis habitués Philippe Ward, Laurent Whale, Robert Darvel, Brice Tarvel, Julien Heylbroeck, Artikel Unbekannt. Puis de nouvelles têtes que nous serons heureux de rencontrer avec vous. Du côté des écrivains SFFF, il se murmure un plateau très féminin avec Jeanne A. Debats, Anne Fakhouri, Nathalie Dau, Mélanie Fazi, Ophélie Bruneau et peut-être Justine Niogret !
Côté polar, on annonce la venue d'Eric Halphen (le juge oui !), Jean-Jacques Reboux, Marc Boulet, Michel Embareck et l'Angevin Francis Carpentier...

ÉDITEURS

Du côté des éditeurs, sont pressentis Malpertuis, Mnémos, ActuSF, Les Moutons Electriques...

Le programme polar

La Tête en Noir sera présente à ImaJn'ère 2014 avec

- Une exposition intitulée « 1984 -

2014 : la Tête en Noir fête ses 30 ans » qui présente 30 couvertures du fanzine

- une présentation du fanzine
- Des dédicaces de Gérard Berthelot et Gregor

- des Rencontres- dédicaces avec les auteurs

- Deux débats/colloques :

- Samedi 14 juin 2014 : [évolution de la criminalité : nouveaux truands/nouveaux juges](#) avec le Juge Halphen, l'écrivain/journaliste spécialiste des faits divers Michel Embareck. Un débat animé par Jean-Yves Lignel, du Courrier de l'ouest

- Dimanche 15 juin 2014 : Éditeur : [de la vocation à la compétition commerciale. Quelle place pour les Petits éditeurs ?](#) Avec Jean-Jacques Reboux, auteur/éditeur/repris de justesse, Marc Boulet, auteur, Martine et Jackie, libraires, et JP Guéry chroniqueur provincial.

Phénomène

Le Bouquiniste

**POLAR, S-F, BD, COMICS
AMERICAINS, JEUX DE RÔLES
OCCASION / COLLECTOR**

3, rue Montault - 49100 ANGERS

Tel : 02.41.39.74.85

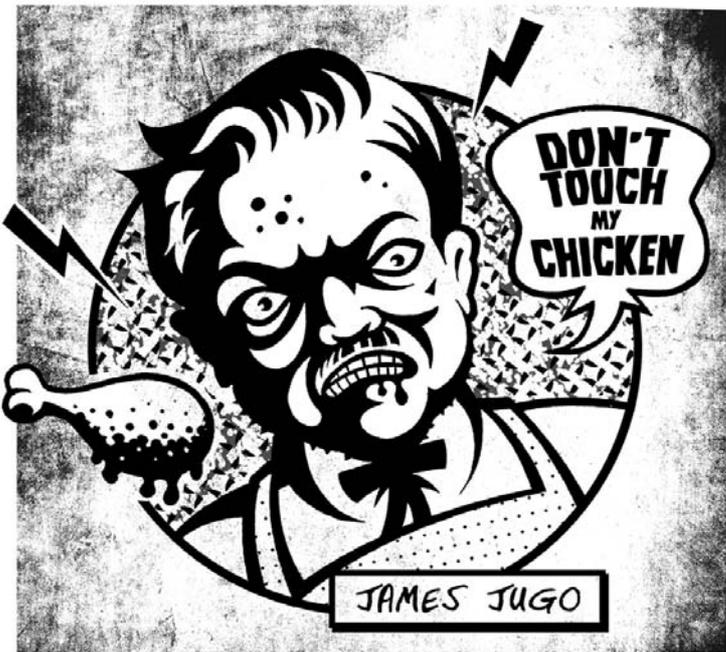
CONNECTEZ-VOUS www.phenomenej.fr

Martine lit dans le noir

Quoi d'autre que le noir pour dire le monde ?

Chez **Gallmeister**, spécialisé et exclusif de la littérature américaine, sont sortis voici quelques mois deux titres de **Trevanian**. Trevanian, de son vrai nom Dr Rodney William Whitaker, passe pour un auteur mystérieux, rare, qui serait décédé en 1985 après avoir passé une bonne partie de sa vie au pays basque où se déroule un de ses livres, **Shibumi**, son ouvrage le plus emblématique. Celui dans lequel, à mon sens, on entend le plus la voix de l'auteur. (www.trevanian.com).

Le premier des livres parus cet automne chez l'éditeur des auteurs d'outre atlantique, c'est "**L'expert**" ; on y retrouve Jonathan Hemlock (déjà dans *La Sanction*, adapté au cinéma par Clint Eastwood et dont Trevanian est coscénariste). L'expert est le deuxième des enquêtes déjantées de cet agent mi Sean Connery, mi Jack Lemon. Trevanian s'amuse dans ce livre. Et nous amuse.



L'autre livre sorti à l'automne, c'est **The Main**. The Main, c'est cette partie de Montréal, officiellement le boulevard Saint Laurent, où se croisent prostituées, escrocs et boutiquiers interlopes. C'est aussi le domaine de Claude Lapointe, lieutenant de police usé, désabusé, indépendant. Un personnage aux antipodes de l'esthétisme d'un Nicholas Hel, dans *Shibumi*. Entre deux enquêtes criminelles, ses conversations avec les "robineux" (les clochards), les gosses à remettre dans le droit chemin, et deux parties de pinoche dans la boutique de son ami Moïshe, Claude Lapointe se raconte des histoires. Celle

de sa femme, qui ne serait pas morte et qui lui aurait donné deux filles. Celle d'une maison à la campagne, en lieu et place d'un appartement dans une maison dont il n'ose pas dire aux locataires qu'elle lui appartient. C'est peut-être ça qui le tient debout, Claude Lapointe, cette fiction enjolivée d'épouse à la maison, de gamines brillantes au collège ou jouant du piano. Alors quand sa route croise celle de Marie-Louise, il la ramène chez lui. Marie-Louise, la boîteuse dansante, pourrait être sa fille. Et s'il en faisait sa femme ? The Main est écrit à l'indicatif présent. Trevanian a-t-il voulu faire un thème intemporel ? Une rage qui jamais ne s'éteint ? Car au-delà de l'intrigue, et du choix fait par Lapointe face à un crime, Trevanian trace le portrait d'un monde en déliquescence dans lequel Claude Lapointe s'obstine à trouver, encore, de l'humanité.

Un monde en déliquescence, c'est aussi ce que raconte **Siniac**, dans **Carton blême**. Une adaptation vient de sortir en BD. Carton blême, le roman, est sorti en 1985. Pierre Siniac y décrit un monde apocalyptique où le potentiel de santé de chaque être humain est évalué tous les six mois. Si le score est favorable, on ressort du cabinet médical avec un carton bleu. En deçà, c'est le carton blême. Quiconque le détient - qu'il soit en difficulté, malade, voire attaqué - est exclu de la protection de la police dans une ville où la délinquance donne le vertige à deux chiffres. Circulez, y'a rien à voir. Alors quand le commissaire Heclans (coefficient santé 93/100) constate qu'une femme assassinée n'a pas été secourue alors qu'elle était en bonne santé, il remonte la piste, interroge le médecin, flaire le trafic. Ça lui vaudra un carton rouge (coefficient santé 5/100). **Carton blême**, la **BD**, vient d'être éditée chez **Rivages/Casterman**. Le trait est de **Boris Beuzelin**. L'adaptation scénaristique de **Jean Hugues Oppel**. Un futur toujours aussi apocalyptique, mais un traitement peut-être un peu trop simpliste. On ne retrouve pas complètement, dans la BD, l'efficacité mordante, la subtilité insidieuse du système décrit par Siniac, cette humanité qui, là aussi, tente de se frayer un passage. Peut-être en raison du passage à la planche. Ce qui n'empêche pas de vous recommander de lire l'un. Et l'autre.

Martine Leroy Rambaud

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Pour une dent, toute la gueule : Les « Kaput », de San-Antonio.

Amateurs de San-Antonio, méfiance : ici nous sommes dans le pré-Béru, c'est du Frédéric Dard première époque, un millésime sans concession, sans agent de texture ni sucre ajouté.

Les **Kaput**, c'est du brutal, du sauvage, ça fait le genre de taches qu'on ne peut pas ravoir en machine. Parce que le gars Kaput, s'il commence à marmonner des « après moi le déluge » et autres « les femmes et les enfants d'abord », ça veut dire que le déluge il va le déclencher, et que personne ne sera à l'abri.

L'homme n'a pourtant pas toujours été une machine de mort ambulante. Au début de **La Foire aux asticots**, c'est juste un petit truand de vingt-deux ans en cavale. Mais comme il le dit lui-même dès le chapitre trois du roman, il est « devenu féroce rétrospectivement ». Une rencontre décisive va mettre à jour le potentiel d'ultra-violence qu'il trimbrait depuis toujours au fond de ses tripes. « Cherchez la femme », et vous trouverez, sinon l'arme du crime, bien souvent le commanditaire...

Kaput n'a cependant rien d'une victime. S'il a versé le premier sang sur commande, il n'en éprouve pas le moindre remords. Pire, il a aimé ça. Néanmoins, devenu l'ennemi public numéro un, il doit faire profil bas pour un temps. Un temps seulement, parce que « Voir Venise et mourir », ce n'est pas trop dans son tempérament, ainsi que l'indique clairement le titre du deuxième roman, **La Dragée haute**. D'où un retour en France, qui précipitera notre homme dans les bras de la flamboyante Herminia. Et le verra du même coup plonger la tête la première dans une machination aux petits oignons.

Endurci par ces échecs répétés, le tueur va franchir une étape dans **Pas tant de salades**. Car son parcours sanglant et furieux constitue le sésame idéal pour ouvrir certaines portes dans

le Milieu. Et si lesdites portes résistent malgré tout, qu'à cela ne tienne : il suffit de les enfoncer. Parce que le gars Kaput, c'est pas un délicat, et le baron de la drogue Carmoni apprendra à ses dépens, mais un peu tard, qu'il vaut mieux ne pas jouer



au plus fin avec lui. Ce que la joliment surnommée Merveille a bien compris sans qu'il y ait besoin d'insister...

Hélas, pour le tueur, à toute merveille correspond un démon. Or, Carmoni n'était qu'un enfant de chœur comparativement au grand manitou Calomar, qui n'a guère apprécié le traitement de choc réservé à son lieutenant. Et comme la police mange dans la main du narcotrafiquant, Kaput va se retrouver pris entre deux feux. Reste la solution d'une nouvelle fuite, plus désespérée que les précédentes, car il sait depuis toujours comment l'histoire va finir. Toutefois, bien que le titre de cet ultime livre (**Mise à mort**) vende quelque peu la mèche, l'ennemi public numéro un n'en est pas moins résolu à vendre chèrement sa peau...

À la fois concentré de rage brute, cri primal et manifeste du Noir « hard-boiled » à la française, cette odyssée sanglante frappe aujourd'hui encore par sa violence sèche comme une série d'uppercuts. **Les Kaput**, c'est du néo-polar avant la lettre, sans l'aspect politique, mais avec double dose de nihilisme. Des romans noirs à réserver aux lecteurs endurcis, qui n'auront pas peur, en manipulant une matière aussi inflammable, de voir cette série de cocktails Molotov sur papier leur exploser au nez.



CONTACT

Artikel Unbekannt

Aux frontières du noir - La chronique de Julien Heylbroeck

Le Travail du Furet, de Jean-Pierre Andrevon. Folio SF

Fin du XXI^e siècle, Paris. La société idéale, enfin ? Pas si sûr. Certes, le gouvernement s'implique fortement pour que la santé de la population s'améliore. Et les statistiques le prouvent : tout marche très bien. Si bien que la surpopulation guette. Il faut donc veiller à l'équilibre. Et cela passe par l'élimination annuelle de quatre cent mille citoyens. Les malheureux sont désignés par tirage au sort, un tirage garanti comme totalement égalitaire. Pour faire ce travail, il y a les Furets, des bourreaux officiels.



Jean-Pierre Andrevon nous propose de suivre le quotidien d'un de ces exécuteurs légaux. Un personnage (et narrateur) non nommé, amateur de films noirs, très consciencieux, dessoudant sa douzaine de malchanceux par jour, sans se poser de question, jusqu'à ce qu'il commence à réfléchir, après quelques rencontres hasardeuses. Et puis, un jour, parmi ses cibles journalières, Jos, la femme qu'il aime...

Le Travail du Furet, initialement intitulé *Le Travail du furet à l'intérieur du poulailler*, est un texte qui a connu un riche parcours. Nouvelle publiée en 1975, intégrée ensuite à un recueil, puis retravaillée par son auteur pour devenir un roman. Celui-ci sort en 1983, et est rapidement adapté à la télévision, en bande dessinée. Réédité en 1990 puis en 2004, le titre est alors tronqué, le poulailler disparaît.

Ce roman est un chef d'œuvre de littérature dystopique, disons-le sans ambages. Dans un monde futuriste sombre et pessimiste, on suit à la fois l'itinéraire initiatique et la décadence d'une figure typique du roman noir intégrée ici à un cadre science-fictionnel. Andrevon transpose les

codes du roman noir dans un univers à la 1984 mais version française. La richesse du vocabulaire, mélangeant argot, néologismes, marques bricolées et gouaille à la française, fait parfois penser à un Audiard ou un San-Antonio qui se serait égaré chez Orwell. Et surtout, elle apporte beaucoup à l'ambiance du roman, où la paranoïa le dispute au cynisme, ajoutant ainsi une note typique mais aussi un humour bienvenu. Mélange de Winston Smith, de Sam Spade et de John Preston, le narrateur écume les bas-fonds, les quartiers riches ou les secteurs des intellectuels, profitant de son boulot pour nous dévoiler ce Paris totalitaire et profondément inégalitaire, encrassé par la pollution et gangrené par l'égoïsme épidémique qui frappe les habitants. Ce Paris où l'on mange des plats faits de krill et d'algues issues de cultures intensives, où l'on porte des filtres respiratoires et où les appartements disposent de multiples ordinateurs permettant d'interroger sa porte, de faire faire son ménage par des drones nettoyeurs et de commander des plats aussitôt élaborés et livrés par des cuisines suréquipées. Mais un Paris où la pauvreté et l'indifférence permettent à des Furets de massacrer les gens dans les rues ou chez eux, en rivalisant d'imagination et en usant d'armes aussi variées qu'impossibles, de la sarbacane empoisonnée à la grenade incendiaire, sans que grand monde y trouve à redire...

Citant sans cesse des classiques de l'âge d'or du cinéma hollywoodien, s'habillant comme ses héros, ce qui accentue plus encore le décalage entre le personnage et cet univers futuriste, ce Furet emploie dans sa narration un style direct, oral, percutant et cynique tandis qu'il mène son enquête. Des investigations qui vont le conduire jusqu'au sommet d'un État pas si altruiste que ça, on s'en doutait...

Le travail du Furet, un polar de science-fiction, au style unique et proposant une satire politique d'une rare vigueur, pourrait être idéalement dégusté avec, en fond sonore, *Blue Bob*, la galette de blues industriel de David Lynch et John Neff.

Julien Heylbroeck

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 166.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 8 €**
(chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)

LE BOUQUINISTE A LU

Des fous à Pearl Harbor !

Yann-Fanch Le Fur, À l'aube d'une autre guerre (La Lettre noire – 10 €.). Fred, un ami des *Nuits bleues*, la librairie libertaire à Angers, m'a parlé l'année dernière d'un polar écrit par un auteur qui m'était totalement inconnu, en me le recommandant chaudement. Fred et moi avons de nombreux goûts en commun et, un échange de mails plus tard, je me trouvais en possession d'un ouvrage format l'Atalante que je disposais bien précautionneusement sur l'une de mes PAL (Pile - d'ouvrages - à Lire). Non-mémoire légendaire faisant, j'oubliais habilement l'origine et le sujet de la chose. Je gardais cependant en tête une idée d'importance de la lecture du roman. Un Maud Tabachnik « étrange » terminé, je fouillais habilement une pile et trouvant l'ouvrage, me plongeait littéralement dedans, et une nuit grise (presque blanche) plus tard...

Jermaine Dejean est un cajun dont le père a réussi à cacher le statut de métis. Après la Première Guerre mondiale vécue dans les tranchées de Verdun, il devient flic à La Nouvelle Orléans, perd sa famille et devient alcoolique. Il finit par remonter la pente et devient MP (Police militaire américaine) et est stationné à Hawaii où nous le retrouvons au début du récit. Le statut de MP dans cette île paradisiaque confère au roman un caractère d'un exotisme troublant. Yann Fanch Le Fur, en quelques pages, nous immerge dans la relative monotonie de la fonction de son héros ainsi que de sa profonde honnêteté. Dans un entourage composé à majorité de rednecks et avec la rigueur militaire de circonstances, Jermaine réussit à trouver des phases d'isolement lui permettant de vivre une romance avec une autochtone, des balades dans une limousine gagnée au jeu dans l'ambiance d'Hawaii qui serait totalement vacancières sans la lourde présence militaire et la menace de guerre avec les Japonais. Jermaine enquête sur le décès par suicide d'un cuisinier noir (les cuisines des cantines militaires ont des effectifs essentiellement noirs). Un suicide ? Un témoignage compromet cette thèse, mais le témoin disparaît en d'étranges circonstances. Nous voici donc parti sur une enquête dont les rebondissements vont être nombreux et perturbés par l'attaque de Pearl Harbor. KKK, FBI, statut des Américains d'origine japonaise et actes de guerre seront le maelström duquel Jermaine devra tirer des innocentes victimes principales ou collatérales d'actes qui évoquent de bien mauvais souvenirs. L'écriture de Yann

Fanch Le Fur est sèche, sa trame scénaristique sans failles et l'ouvrage se lit d'un bloc. Une belle réussite dont nous attendons avec impatience les avatars !

Bernard Pasobrola, Sans crier gare surgit la nuit (Rail noir – 14,50 €.). Bernard Pasobrola n'est pas inconnu de nos services puisque mon estimé confrère Paul Maugendre a chroniqué l'un de ses romans par ailleurs. L'action se déroule dans un futur proche où la crise sociale faisant rage les mesures répressives étatiques sont extrêmement brutales aidées par des technologies intrusives où toute liberté de circulation et d'expression sont caduques. Les banlieues socialement défavorisées de toutes les grandes villes se ghettoïsent à l'extrême et tendent à l'autogestion avec des affrontements violents avec les forces de l'ordre. Des attentats ont lieu dans tout le pays semant leurs cortèges de morts, de peur et de répressions supplémentaires. Un groupe politique prône un « Travail, science et vérité » d'augure peu favorable, mené par un scientifique du nom de Paretu qui prône la remodelisation psychiatrique des délinquants et autres trublions. C'est lors d'un attentat dans un centre commercial, pourtant surveillé, à Montpellier que décède la fille du héros, créant chez celui-ci un choc psychiatrique. Interné dans un institut psychiatrique de luxe où chaque patient est surveillé de manière permanente par un « superviseur » à intelligence artificielle, Stéphane Anglade sera confronté à un neurobiologiste de talent aux méthodes révolutionnaires en total désaccord avec Paretu. C'est dans ces circonstances que ce père blessé va entamer l'enquête permettant de découvrir les responsables de l'attentat qui a tué sa fille.

Jean-Hugues Villacampa

Phénomène

Le Bouquiniste

**POLAR, SCIENCE-FICTION, BD, COMICS
AMERICAINS, JEUX DE RÔLES**

OCCASION / COLLECTOR

3, rue Montault - 49100 ANGERS

Tel : 02.41.39.74.85

CONNECTEZ-VOUS www.phenomej.fr

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux très bonnes surprises en ce début d'année.

La première vient de l'anglais **Matthew Stokoe**, auteur d'un premier roman fort mais très éprouvant et difficile à conseiller *La Belle vie*. *Empty Mile* est beaucoup plus accessible.

Suite à un événement traumatisant, Johnny Richardson a quitté la petite ville californienne de Oakridge. Huit plus tard, il revient, rongé de remords, retrouver son père, son plus jeune frère Stan et son amour de jeunesse. Et essayer de réparer les torts causés. Peu de temps après son retour, son père disparaît après lui avoir parlé d'un terrain en bordure de la ville qu'il vient d'acquérir, et Johnny s'aperçoit qu'il est la cible d'une vendetta sans pitié. Il va devoir comprendre ce qui se trame pour sauver ce qui peut encore l'être.

Impressionnant de voir la différence entre les deux romans de cet auteur anglais. Autant *La Belle vie* est complètement déshumanisé, totalement dépourvu d'empathie et de sentiment, autant celui-ci vous prend au trippes. Cela commence avec les personnages. Stan et Rosie resteront pour moi parmi les grands personnages noirs, de la trempe d'un Lennie, c'est dire. Mais tous les autres aussi, tous rongés par la douleur, la culpabilité, l'impossibilité à exprimer certains sentiments, la rage, la vengeance, l'amour et la haine, la confiance aveugle ou le doute ... Tout cela est mis à nu page après page et vous retourne le cœur. Et quelle histoire en forme de nœud coulant ou de sables mouvants. Quoi que fasse Johnny, le nœud se resserre, il s'enfonce un peu plus, entraînant à sa suite ceux qu'il aime. Désespérant, implacable, jusqu'au final inévitable. La seconde est le retour inespéré d'un des grands (si ce n'est le grand) auteur de l'apartheid, **Wessel Ebershon** dont on n'avait plus de nouvelles depuis bien longtemps. Il revient avec *La Tuerie d'octobre*, et il n'a rien perdu de son talent.

À quinze ans, Abigail Bukula assiste à l'assassinat de ses parents dans une ferme du Lesotho. Tués avec d'autres militants anti-apartheid par un commando des forces spéciales sud-africaines. Elle ne doit la vie sauve qu'à l'intervention d'un jeune soldat du commando qui s'était interposé entre elle et son commandant. Vingt ans plus tard, dans un pays qui vit des moments compliqués après les premières années d'euphorie démocratique, Abigail est une fonctionnaire en vue du Ministère de la justice quand elle est contactée par Leon Lourens, son sauveur. Il vit chichement, sans plus aucun

contact avec son passé, mais a quand même appris que les membres du commando se font tuer les uns après les autres. Il demande de l'aide à Abigail, persuadé que c'est une vengeance du gouvernement. Pour l'aider, et affronter un passé qu'elle préférerait oublier, Abigail va faire appel à un étrange personnage, ayant travaillé sous le régime précédent, le psychiatre des prisons Yudel Gordon.

Wessel Ebershon n'a rien perdu de son talent, de sa capacité à créer des personnages en leur donnant chair, et de prêter sa voix à ceux qui souffrent. Rien perdu non plus de sa capacité d'analyse et de son indignation face à l'injustice, la violence, et l'absurdité révoltante des abus de pouvoir. Au premier degré, on a un excellent polar, avec de beaux personnages et une belle intrigue tendue jusqu'aux ultimes révélations. Et ce n'est pas tout. **Wessel Ebershon** reconnaît le chemin parcouru depuis l'arrivée au pouvoir de Mandela (qui fait d'ailleurs un passage bref mais remarqué dans son roman), mais est lucide sur les travers de la société sud-africaine, sur la corruption, sur l'entente entre les anciens maîtres qui ont négocié pour garder le pouvoir économique, et les nouveaux arrivants plus préoccupés de se tailler une part de gâteau que de répartir la richesse. Cela donne droit à quelques scènes à la fois drôles et révoltantes. Et puis, comme ce qu'on peut lire dans les romans irlandais actuels, il revient sur la vision manichéenne engendrée par les moments de lutte : non tous les combattants anti-apartheid n'étaient pas animés des meilleures intentions, non la violence de certains n'a pas disparu une fois le combat terminé, non, ce n'est pas parce qu'on est dans « le bon camp » que l'on est forcément quelqu'un de recommandable... S'ajoutent ici quelques touches d'humour fort bienvenues (surtout dans les relations de Yudel face au monde qui l'entoure) dont je n'avais pas souvenir dans ses précédents romans. Un très beau retour qui, on l'espère, n'est que le début d'une longue série.

Jean-Marc Laherrère

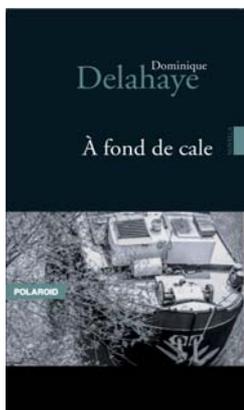
Matthew Stokoe / *Empty Mile* (*Empty Mile*, 2010), Gallimard « Série Noire » (2014), traduit de l'anglais par Antoine Chainas.

Wessel Ebershon / *La Tuerie d'octobre* (*The October Killings*, 2010), Rivages/Noir (2014), traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Fabienne Duvigneau.

EN BREF... QUELQUES POLARS ET INFOS EN BREF...

A fond de cale, de Dominique Delahaye. Les Éditions In8. A sa sortie de prison, Thomas veut renouer une dernière fois les fils de son passé. Élevé sur la péniche de ses parents mariniers, il a vu le couple s'éloigner de la famille, se disloquer et finalement se

déchirer. Maintenant, il veut juste solder les comptes, récupérer son fric et revoir sa mère qui se meurt dans une maison de retraite. Chargé d'émotions, ce court roman de Dominique Delahaye explore avec sensibilité des thèmes aussi importants que l'amour, la haine et le poids des trahisons. (70 p. - 11 €)



au fur et à mesure des investigations du héros et de plusieurs personnages secondaires très intéressants. Un nouvel auteur à suivre ! (22 €)

Date limite, de Duane Swierczynski. Rivages/Noir N°940. Journaliste au chômage, Mickey Wade, 37 ans et célibataire, doit déménager dans le vieil appartement de son grand-père hospitalisé. Il retrouve le triste quartier de sa jeunesse et commence à déprimer quand il découvre d'étranges pilules capables de le projeter dans son propre passé. L'occasion de découvrir les dessous de l'assassinat de son père est trop belle et Mickey multiplie les visites dans les seventies. Mais à vouloir changer son destin, l'explorateur du temps risque sa vie et sa santé mentale. Un thème certes classique mais exploité ici avec un réel talent et une fantaisie réjouissante ! (9.15 €)

Fleur de cimetière, de David Bell - Babel Noirs. Anéanti par la disparition de sa petite fille de douze ans, Tom vit dans l'angoisse absolue. Jour après jour, la douleur et la culpabilité s'installent un peu plus, repoussant l'espoir dans ses ultimes retranchements. Et voilà que, quatre ans plus tard, au moment où il n'y croit plus, la jeune fille réapparaît mais reste indifférente au bonheur manifesté par ses proches et se comporte finalement plus en coupable qu'en victime. Et le chemin de croix de Tom n'est pas fini. Un poignant roman noir qui aborde avec justesse la souffrance immense d'un père privé de sa fille et le sentiment très complexe de la culpabilité. (9.80 €)

Jean-Paul Guéry

Concours de nouvelles Noires imaJn'ère 2014 : Le palmarès.

Organisé à l'occasion d'imaJn'ère 2014 (qui aura lieu du 13 au 15 juin 2014 aux salons Curnonsky à Angers), le 2^e concours de nouvelles noires a connu un franc succès et le jury (journalistes, amateurs, libraires) a rendu son verdict.

Premier : L'ombre de Whitechapel de Sylvie Jeanne Breaud

Deuxième : La rose blanche de Bruno Baudard

Troisième : Drôle de poulet de Jean-Hugues Villacampa

les trois textes primés seront publiés dans l'anthologie de nouvelles « Rétro-Fictions » qui sera édité dans le cadre de la convention imaJn'ère 2014, les 13/14/15 juin.

On pourra commander l'anthologie en souscription à partir de fin avril début mai.

Pas la grande porte, de David Carnoy. Sang d'encre – Presses de la Cité. Qu'il est difficile d'échapper à son passé. Malgré ses cris d'innocence, Richard Forman a passé sept ans en prison pour avoir provoqué un accident mortel en état d'ébriété. En quête de rachat, il intègre un cabinet juridique de San Francisco mais est rapidement soupçonné d'avoir assassiné son ancien copain de boisson qui, entre-temps, avait épousé sa fiancée de l'époque. Il n'a d'autre solution que de mener sa propre enquête. L'intrigue, complexe mais passionnante, se révèle





La danse de la mouette, d'A. Camilleri. Fleuve Noir. L'inquiétante disparition d'un policier de Vigàta (Sicile) requiert toute l'attention du fameux commissaire Montalbano qui en délaisse même sa fiancée venue de Gênes spécialement pour lui. Au-delà de l'enquête criminelle très classique menée par ce Maigret sicilien, l'intérêt du lecteur est tout entier concentré sur la traduction vraiment originale de Serge Quadrupani. Soucieux de transcrire le plus fidèlement possible le style très coloré d'Andrea Camilleri, le traducteur transgresse les règles grammaticalement correctes et nous offre un texte riche en néologismes et en déformations orales. A découvrir ! (20.20 €)

L'homme qui a vu l'homme, de Marin Ledun – Ombres Noires. Pays Basque français, 2009. Un militant de l'ETA est kidnappé par des inconnus et disparaît de la circulation. Sa famille, proche du mouvement séparatiste, porte plainte et alerte la presse locale. Iban Urtiz, un jeune journaliste, s'intéresse de près à l'affaire, fouille dans les archives du journal et découvre la trace de plusieurs enlèvements. En traquant les barbouzes anti-terroristes franco-espagnoles, Iban ouvre une dangereuse boîte de Pandore mais ne veut pas lâcher le morceau. Ouvrage après ouvrage, Marin Ledun s'impose parmi les meilleurs auteurs de romans noirs de la nouvelle génération française. (18 €)

Et de deux... , de Lawrence Block. Calmann-Lévy. Condamné à perpétuité pour un meurtre qu'il a toujours nié, Alex est libéré au bout de 4 ans pour vice de forme. Mais au terme d'une longue nuit d'ivresse, il se réveille auprès du cadavre ensanglanté d'une prostituée. Certain d'être à nouveau accusé, Alex prend la fuite et se terre dans New York. Il comprend que le véritable tueur a récidivé, cherchant, comme 4 ans plus tôt, à le compromettre. Il reste au fuyard

à identifier ce malfaisant vraiment très persévérant. Archétype du roman noir américain des années 60, cet ouvrage de Lawrence Block écrit en 1969 n'a rien perdu de son intensité et de son charme. (19.50 €)

Crimes et jardins, de Pablo de Santis. Ed. Métailié. Assistant d'un célèbre détective privé de Buenos Aires, Sigmundo lui succède naturellement à son décès en 1894. Sa première enquête concerne l'assassinat d'un antiquaire membre d'un petit club philosophique dissertant sans fin sur les jardins. S'il ne fait guère de doute que le coupable est à rechercher parmi les survivants du groupe, son identification sera difficile tant la personnalité des suspects est forte. Un roman policier de facture classique mais très plaisant grâce au style délicat de l'auteur, à l'atmosphère presque fantastique de l'intrigue et au dépaysement assuré par l'époque et le pays. (262 p. – 20 €)

Empty Mile, de Matthew Stokoe. Série Noire. Gallimard. Traumatisé par un fort sentiment de culpabilité dans l'accident survenu autrefois à son petit frère, Johnny rentre chez lui à Oakridge (Californie), après huit ans d'exil volontaire. Accueilli comme un héros par son jeune frère resté si différent, il habite chez son énigmatique père mais espère renouer avec Marla, son amour de jeunesse. La trêve sera de courte durée pour le jeune homme qui semble cristalliser sur lui la haine et la rancœur de plusieurs habitants. Au cœur d'une Amérique rurale en proie à ses démons de luxure et de cupidité, le destin douloureux d'un homme en repentir qui lutte pour rester debout. (23.50 €)

PRIX LITTÉRAIRES MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2013

Ce prix, créé par Georges Rieben, est décerné depuis 1972 par un jury composé actuellement de 34 critiques spécialisés (dont 6 collaborateurs de la Tête en Noir) .

Le PRIX MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2014 est attribué à Romain Slocombe pour son roman **Première station avant l'abattoir** paru au Seuil.

Le PRIX MYSTÈRE 2014 DU MEILLEUR ROMAN ÉTRANGER est décerné à Emily St John Mandel pour son roman *On ne joue pas avec la Mort* paru chez Rivages

Jean-Paul Guéry

Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

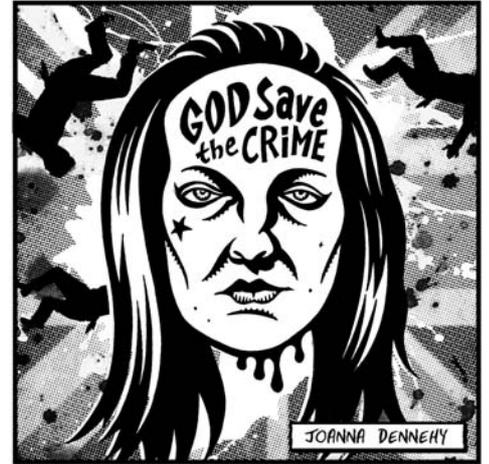
Au pied du mur, d'Elizabeth Sanxay Holding, et Les Désemparés, de Max Ophüls

En novembre 2013, les éditions **Baker Street** ont fait reparaitre un roman noir psychologique féminin qui avait eu en son temps les honneurs de la « Série Noire » de Gallimard. On a beaucoup parlé ces dernières années des traductions exigées par Georges Duhamel sans effet psychologique et avec leurs coupes à la hussarde. **Au pied du mur** (1947) a été revu et corrigé pour l'occasion à défaut d'être retraduit. Un moindre mal qui souffre cela dit des comparaisons que l'on peut avoir aujourd'hui avec les nouvelles traductions d'auteurs tels Dashiell Hammett, Jim Thompson ou encore Ross McDonald.

Cet excellent roman **d'Elizabeth Sanxay Holding** est surtout un magistral témoignage des mœurs et de la vie des civils américains pendant la Seconde Guerre mondiale. L'intrigue nous plonge dans un foyer bourgeois modeste de la côte Est où la figure paternelle est absente, mobilisée dans le Pacifique. Une femme, Lucia, vit avec son fils et sa fille, tous deux adolescents, son beau-père et leur domestique noire. Bee, enfant de dix-sept ans, étudie dans une école de dessin et flirte avec Ted Darby à qui elle a envoyé des lettres passionnées sans se douter que c'est un escroc notoire. Sa mère monte au créneau, puis son beau-père. Darby venu à l'improviste de nuit pour rencontrer Bee dans une grange qui abrite des bateaux est victime d'une chute qui l'envoie s'empaler sur une ancre. L'accident sera découvert le lendemain par Lucia, qui pensera son beau-père coupable involontaire. Prise entre deux eaux (sa fille qu'elle veut protéger, son beau-père qu'elle adore), elle déplace le corps sur une île et maquille les preuves. Malheureusement, Ted Darby avait des amis tous autant escrocs que lui et c'est dans ces conditions que débarque Donnelly, porteur des lettres de Bee, et qui demande cinq mille dollars en échange. S'ensuit toute une série de quiproquos haletants d'autant plus que Donnelly tombe sous le charme de Lucia (ce qui est une originalité très intéressante du scénario qui s'accompagne d'une lente remonté de l'antihéros sur la pente ardue de la rédemption alors que Lucia s'interroge sur ses actions bienveillantes qu'elle voit à travers le prisme de la malhonnêteté).

C'est cette trame qui inspire la réalisation des **Désemparés** à **Max Ophüls** en 1949 pour son premier film américain. On est en droit de douter qu'il ait lu le roman qui avait été culte deux ans

plus tôt. S'il impose sa patte de directeur avec des plans de caméra très ingénieux et artistiques dans un noir et blanc où la lumière joue son importance



(et jongle entre deux plateaux qui présentent pour l'un la maison, pour l'autre l'escalier qui conduit au hangar, et qu'il doit traiter avec la production pour une grue de caméra), il doit composer avec un scénario pauvre au regard de la puissance du roman. D'abord parce que l'histoire se déroule après la guerre et que le mari absent travaille à Berlin, ingénieur pour les ponts et chaussées (idée absurde en soi), ensuite par le postulat de départ qui enlève une grande partie du suspense et de la tension dramatique du roman : on voit Bee frapper Darby qui chancelle jusqu'à s'écrouler sur l'ancre et mourir (Bee comprend quel monstre est Darby, alors que dans le roman elle mettra du temps et surtout ne sera au courant de sa mort que tardivement sans savoir qui en est à l'origine). Le rôle du beau-père n'ayant plus lieu d'être, il sera un personnage qui déséquilibre étrangement la famille filmée. Autre étrangeté : l'absence de l'enquêteur récurrent, le lieutenant Levy Holding, qui dans le roman résout l'enquête. Mais là, Max Ophüls s'en sort à merveille avec le couple que forment Joan Bennett (Lucia) et James Mason (Donnelly). La tension qui naît entre les deux laisse peu à peu la place à une confiance émergente. Le hangar, second lieu d'importance, permet une bagarre filmée magistralement entre Donnelly, venu secourir Lucia, et un maître chanteur dont la mort sonnera le glas d'un Donnelly en route pour la rédemption. Max Ophüls dans l'intervalle a fait siennes les valeurs morales d'une bourgeoisie en mutation. Il dénonce à la fois un certain abandon de valeurs, et montre des conflits de générations qui iront s'amplifiant. Il réalise au final un film noir très intéressant qui prend toute sa quintessence dans un final éblouissant.

Julien Védrenne

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Gilles SCHLESSER : Mortel Tabou (Parigramme)

Être dérangé dans ses pensées par son ancien adjoint, qui plus est à même pas neuf heures du matin, n'est pas du goût de l'ancien commissaire Louis Gardel. Mais Raymond Bartholet est vraiment embêté, et il pense que son ancien supérieur hiérarchique pourrait éventuellement lui donner un petit coup de main. Car l'affaire est grave ! Jean-Paul Sartre a été agressé ! Une tentative d'assassinat qui s'est déroulée dans son quartier. Gardel invite à déjeuner Bartholet et, tout en prenant son café au Flore, justement là où Sartre possède ses habitudes, il se remémore quelques épisodes de sa vie, notamment sa fille Camille, qui fut journaliste et qui en décédant lui laissa un bébé, Paul Bauley, qui aujourd'hui a vingt et un ans et suit les traces de sa génitrice.

Paul Bauley est donc journaliste débutant à *Paris-Matin*, et fréquente les jeunes gloires du Quartier latin et du *Tabou*, le cabaret à la mode, un endroit mal famé selon les riverains. Il est vrai que la musique sort de la cave et envahit la rue, sans compter les nuisances sonores occasionnées par les clients légèrement pompettes qui en sortent. Paul est ami avec Boris Vian, qui écrit des romans, il commence à se faire un nom, d'ailleurs sans qu'il s'en défende vraiment il est accusé de se cacher sous le pseudonyme de Vernon Sullivan et d'avoir écrit un roman sulfureux ayant pour titre *J'irai cracher sur vos tombes*. Officiellement, il n'en est que le traducteur, mais les langues vont bon train. Sartre ne doit la vie sauve qu'à l'intervention musclée de Ferdinand, son concierge ancien catcheur. L'agresseur, qui était muni d'une massette, a réussi à se sauver laissant entre les mains de Ferdinand son blouson et son portefeuille qui contenait une carte d'identité à moitié déchirée, une carte du parti communiste datant de 1937 et un peu d'argent. Il s'agirait d'un certain Jean-Pierre Dunois demeurant dans le XX^e arrondissement. L'inspecteur Miko est chargé de l'enquête de voisinage.

Malou, qui a été la nourrice de Paul Bauley, tient une loge de concierge et les samedis après-midi elle organise une réunion du club, à laquelle participent d'autres représentants de cette profession aujourd'hui disparue. Il y a madame Jean, Albert et Ferdinand, et ça papote à qui mieux-mieux des petits événements qui se déroulent dans le quartier. Et ils glosent sur leur entourage, de Paul qui habite l'immeuble, de Charlotte la nièce d'Albert qui fréquente plus ou moins Paul, de Sartre, de Boris Vian, de Juliette Gréco et de quelques autres qui vivent tous dans

les environs. Paul Bauley est intéressé par l'affaire Sartre, et il sent qu'il peut écrire de bons papiers, d'autant que son rédacteur en chef est dans l'incapacité temporaire de se rendre au journal. Il glane ses renseignements auprès de Bartholet mais un meurtre est perpétré, à la sortie du *Tabou*. Avec une massette ou un marteau. Le dénommé Dunois serait-il un récidiviste ? Mais auparavant, il faudrait pouvoir mettre la main dessus afin de l'interroger. En ces mois d'avril et de mai 1947, le Quartier latin est en effervescence. Les habitants n'en peuvent plus d'entendre le chahut à la sortie du *Tabou*. À la question de savoir si Sartre possède des ennemis, il a répondu : *pas plus que ça, à part les communistes, les catholiques, les fascistes et les journalistes*. Ce qui n'avance guère les enquêteurs. Il est que ses thèses sur l'existentialisme gênent les bourgeois honnêtes.

Gilles Schlessler prend prétexte d'une intrigue policière pour mettre en scène l'atmosphère, l'ambiance qui règnent dans cet après-guerre alors que les tickets de rationnement ont toujours cours. L'approvisionnement n'est pas toujours assuré. Et, bien entendu, les éternelles récriminations, du genre c'était mieux avant, ne manquent pas d'être exprimées.

Un voyage dans le temps qui permet de jouer avec personnages fictifs et réels, dans lequel évoluent Anne-Marie Cazalis, Boris Vian, Juliette Gréco et bien d'autres dont Jacques Loustalot, surnommé le Major, souvent habillé en militaire et qui amuse la galerie avec son œil de verre. C'est également un panorama de Paris, des prédominances de certains partis politiques dont le parti communiste et, déjà, les problèmes financiers des journaux. Or un article inédit fait vendre et c'est pour cela que Paul Bauley, qui signe Oxymore, est bien placé car il recueille à la source les informations. Ce qui ne fait pas tout évidemment, tout se résume dans le petit doigt, celui qui attire la chance, qui décrotte les oreilles pour recueillir les confidences : *Sans son petit doigt, le journaliste n'est qu'un revolver sans munitions*.

Et en filigrane on suit l'envie de Paul Bauley de connaître son origine, de savoir qui était son père, et de suivre les traces de sa mère. Et ce roman est un peu la suite de *La Mort n'a pas d'amis* (chez le même éditeur) à la manière de Dumas : vingt après (ou presque). (192 p. - 7,90€)

Paul Maugendre

LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

NŒUDS D'ACIER, de SANDRINE COLLETTE. Denoël 2013 & Livre de poche 2014

Avril 2001. Après dix-neuf mois de prison, Théo Béranger est enfin libre. La vie recommence. Sa première initiative : une visite à son frère hémiparalysé Max. Si Max est une épave, c'est qu'il l'a bien cherché : il était l'amant de Lil, femme de Théo, et Théo lui a infligé une sévère correction... d'où la prison. Théo fuit son passé, fuit la grande ville trop chargée de souvenirs. Au bout d'une journée de route sans but, il échoue dans un hameau (du côté du Morvan). Mme Mignon lui offre le gîte et le couvert. Elle semble bien brave cette femme : elle entretient son linge et lui conseille des promenades en forêt. Un beau matin, elle lui indique un sentier peu fréquenté : « Allez-y, vous verrez le paysage est splendide. » Effectivement, Théo est enchanté. Au bout d'un chemin il aperçoit une bâtisse qui semble abandonnée; il s'approche. Un vieil homme surgit, un fusil à la main. Ce vieil homme est méfiant, hostile, enfin se radoucit, offre à boire.

Puis c'est le trou noir pour Théo... qui se réveille avec une atroce douleur au crâne. Tout est sombre, il est enchaîné ! Le voilà prisonnier dans une cave infecte, avec un certain Luc pour compagnon d'infortune. Deux vieux fous, malades et dangereux les ont kidnappés. Luc est retenu prisonnier depuis huit ans. Cela paraît incroyable qu'il n'ait pas réussi à se libérer mais les deux frères surveillent constamment les prisonniers, fusils à la main, dès qu'ils sortent de la cave.

Théo réfléchit et se dit : « Ma logeuse va s'inquiéter, appeler la police, etc. » Hélas, Mme Mignon est complice. Désormais, une seule obsession : survivre en attendant une occasion de s'échapper. Et les jours passent dans la fatigue et la crasse car les vieux lui font exécuter toutes sortes de travaux d'entretien : réfection de la grange, coupe de bois, jardinage, etc. On le traite comme un chien, on le bat sous le moindre prétexte. Comment sortir de ce bagne ? Une seule possibilité : profiter d'un moment d'inattention et courir; les vieux ne pourront suivre. Et un matin, Théo s'élance. Il fonce dans la forêt, tout droit. Il court des heures. Épuisé, il s'arrête au bord d'un chemin. Une voiture passe : le garde forestier. Sauvé ! Non, car le garde est complice des vieux et le revoilà à la ferme, et le cauchemar recommence : coups, humiliations, faim... Théo parviendra-t-il à sortir de cet enfer ?

A priori, le lecteur se dit que de nos jours une histoire pareille est impossible. Et pourtant



Sandrine Collette a été inspirée par des récits véridiques d'enlèvements (cf. 3096 jours de N. Kampush). Un faux polar dont l'attrait tient par l'apparence du vrai. Un homme se promène, tombe dans un piège et endure un long calvaire. L'intrigue ne comporte ni meurtre ni enquête. On ne cherche pas Théo qui a rompu avec sa famille. Ses amis l'ont oublié. Il est définitivement seul. Faux polar donc, mais vrai récit d'épouvante digne des grands maîtres américains du genre comme Stefen King. Tous les thèmes habituels du genre sont présents : un lieu clos (une ferme isolée), une menace perpétuelle, des sévices répétés, etc. Les deux frères forment un couple de crapules perverses comme on en voit rarement. Théo nous fait vivre son malheur jours après jours. On suit ses rêves, ses espoirs, ses souvenirs. À un moment, il déclare : « Je n'arrive même plus à espérer ; de manière incompréhensible, obstinée, terrifiante, je veux continuer cette vie, la seule que j'ai à ma disposition. » Bel aveu d'impuissance, belle acceptation de la servitude. Ce calvaire a une fin... celle que l'on n'attend pas. Sandrine Collette nous livre ici un extraordinaire premier roman, justement récompensé par le Grand Prix de littérature policière 2013. Elle vient d'écrire Un vent de cendres.

Gérard BOURGERIE

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°167 - Mars/Avril 2014

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58